

# Guernica dans la conscience des écrivains francophones de Belgique

## *Guernica en la conciencia de los escritores francófonos de Bélgica*

### *Guernica in the conscience of the french speaking writers of Belgium*

André BÉNIT

Universidad Autónoma de Madrid  
andre.benit@uam.es

#### RÉSUMÉ

Dès son déclenchement, la guerre d'Espagne commotionna la société belge. Les intellectuels se mobilisèrent rapidement, la plupart pour soutenir le gouvernement républicain, quelques-uns pour glorifier la rébellion franquiste. Assurément, le traumatisme causé par la destruction des villes basques, dont celle de Guernica fin avril 1937, incita de nombreux citoyens antifascistes à sortir de leur réserve; car le massacre de cette population considérée comme la plus catholique d'Espagne dévoila la mystification nationaliste qui consistait à octroyer à une sédition militaire le statut de croisade religieuse. Des écrivains belges de différentes générations témoignent du fort impact que le nom de Guernica eut, plusieurs décennies durant, sur la conscience de leurs concitoyens.

#### MOTS CLÉS

Guernica  
Guerre  
d'Espagne  
Écrivains  
belges

#### RESUMEN

Desde su comienzo, la guerra de España sacudió la sociedad belga. Los intelectuales se movilizaron rápidamente, la mayoría para dar su apoyo al gobierno republicano, algunos para glorificar la rebelión franquista. Sin duda, el traumatismo causado por la destrucción de las ciudades vascas, y particularmente la de Guernica a finales de abril del 1937, hizo que muchos ciudadanos rompieran su silencio: la masacre del pueblo vasco considerado el más católico de España puso en evidencia el carácter mistificador de la supuesta cruzada religiosa llevada a cabo por los nacionalistas. Escritores belgas de generaciones distintas dan fe del fuerte impacto que el nombre de Guernica tuvo en la conciencia de sus conciudadanos durante varios decenios.

#### PALABRAS CLAVE

Guernica  
Guerra de  
España  
Escritores  
belgas

**ABSTRACT**

Since its outbreak, the Spanish Civil War has shocked the Belgian society. The intellectuals mobilized themselves very quickly: most of them supported the Republican Government and some of them glorified the pro-Franco rebellion. It is obvious that the trauma caused by the Basque cities destruction -included the one of Guernica at the end of april 37- urged lots of antifascist citizens to get out of their silence: the massacre of this population considered the most catholic of Spain explained the nationalist trick that consisted of granting the status of religious crusade to the military rising. Many Belgian writers of different generations express the strong impact that the name of Guernica had, for several decades, on the conscience of their fellow citizens.

**KEY WORDS**

Guernica  
Guerra de España  
Escritores belgas

Guernica, fleur rouge inscrite en majuscules, ô village  
qui n'a plus de nom, qui rêves,  
et j'écoute dans le vent déchiré par les cruelles cimes  
les échos de ton nom: une rose en laquelle tinte le sang -  
une rose, un nom; une rose, la parole!

Et que m'importe à moi cet épervier qui rêve?  
Et que me sont ces guenilles et ces attifements?

Dans les ruelles à jamais détruites l'âme d'un enfant pleure,  
ô village, dans Guernica la rousse.  
Sur les places où le soleil ne jette plus les banderilles  
du plein soleil, où le chapelet des saisons  
ne coule plus sur les marges blanches des fontaines,  
un enfant pleure. L'Espagne repose, étendue sur Guernica  
vidée de tout son sang. [...] (Juin, 1962: 18)

Parmi les événements tragiques qui, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, eurent un impact suffisamment fort pour mobiliser la société belge, distraire –momentanément du moins– ses représentants politiques de leurs petites querelles de clocher et réveiller de sa léthargie et de son légendaire activisme un monde culturel et intellectuel alors en quête de nouvelles marques d'identité, il y eut la guerre civile d'Espagne.

Certes, dès le coup d'Etat nationaliste contre le gouvernement républicain, des voix s'élèveront et se feront entendre; mais il ne fait aucun doute que le sort cruel infligé par les rebelles franquistes au peuple basque et l'anéantissement brutal par la Légion Condor, fin avril 1937, de quelques-unes de ses villes, dont Guernica restera à jamais le douloureux symbole, provoqueront chez de nombreux citoyens belges une prise de conscience du véritable enjeu de la guerre soi-disant fratricide qui ensanglantait la Péninsule ibérique depuis

quelque dix mois. Ainsi donc, si les appels à la solidarité avec le petit peuple espagnol, lancés dès les premières semaines du conflit par des associations démocratiques, avaient déjà trouvé un écho bienveillant dans une large frange de la population du royaume, c'est à une authentique mobilisation en faveur des victimes innocentes de la guerre que l'on assistera à partir du printemps 1937.

Un des aspects centraux de l'aide humanitaire belge aux républicains consistera à protéger leurs enfants du terrorisme fasciste. Après un premier mouvement d'exode de populations civiles vers l'étranger suite au déclenchement des hostilités, dès la féroce agression franquiste contre le Pays basque commence l'évacuation massive d'enfants. Parmi les nations qui répondront favorablement aux sollicitations du gouvernement autonome d'Euzkadi pressé de trouver à l'extérieur un refuge pour quelque vingt mille de ses petits et adolescents, la Belgique accueillera environ 3.200 enfants basques<sup>1</sup>. Un témoignage attachant sur cet exil des jeunes Basques —et Espagnols— réfugiés à l'étranger et plus spécialement en Belgique, est le roman *testimonial* de l'un d'entre eux. Dans sa dédicace et son prologue, Luis de Castresana présente *El otro árbol de Guernica* à la fois comme un document réel et *una novela de esperanza española y una declaración de amor a Vizcaya: una Vizcaya entrañable, evocada y sensibilizada por la lejanía, la guerra y la añoranza*; ce récit, il affirme aussi l'avoir écrit *con el desasimiento de más de un cuarto de siglo de distancia y con la esperanza de lo que une y no con la pasión de lo que separa. Porque mientras los adultos combatían en España por aquello que les separaba, los niños evacuados al extranjero lucharon infantil y tenazmente tratando de mantener vivo e intacto todo aquello que les unía: sus raíces comunes, su pasado casi idéntico, el idioma y el recuerdo de sus casas, de sus pueblos, de su patria. Estos niños y estas niñas combatieron en otra guerra: una pequeña guerra sorda y desconocida, heroica y difícil, que ellos ganaron, tras las tapias altas y grises del «Fleury»* (de Castresana, 1967: 9-10).

S'il est, dans le monde politique belge de l'époque, une figure qui s'impose à toutes les autres, c'est assurément celle du socialiste Emile Vandervelde. Contre vents et marées et souvent contre le gouvernement d'Union nationale dont son parti était l'un des partenaires-clés, le Patron livrera sa dernière grande bataille internationale, celle de cette Espagne où il s'était rendu en 1931 pour y saluer *la plus grande victoire que la démocratie ait remportée depuis la guerre mondiale* (Vandervelde, 1931, cité par Polasky, 1995: 183). Pour lui comme pour ceux de ses collègues qui se montraient fidèles à la tradition et aux idéaux de l'*Internationale Ouvrière Socialiste*, garder le silence eût été en effet se faire les complices des fascistes assassins d'un peuple sans défense; aussi, chaque fois que l'occasion s'en présentera, Vandervelde condam-

<sup>1</sup> Consulter Legaretta, 1987: 279. Une estimation minimaliste faite par Emilia Labajos-Pérez et Fernando Vitoria-García élève à 5.000 le chiffre des enfants espagnols hébergés en Belgique: 2.500 enfants accueillis par le Parti Ouvrier Belge et ses différentes organisations, 1.200 enfants accueillis par les catholiques et 1.000 enfants recueillis par d'autres groupes (Secours Rouge, Croix-Rouge,...); il s'agit de chiffres approximatifs auxquels il faut ajouter celui des enfants arrivés dans des convois dont on ne connaît ni la date ni le nombre de participants (voir Labajos-Pérez & Vitoria-García, 1994: 25).

nera vigoureusement la non-intervention et demandera que secours soit porté à la République trahie; dans ses articles et ses conférences<sup>2</sup>, il clamera son horreur devant les bombardements de villes ouvertes et *l'assassinat collectif des populations inoffensives et sans armes* (Vandervelde, 1938, cité par Polasky, 1995: 204); après l'anéantissement de Guernica, le 1er mai 1937, il enverra une «lettre ouverte» à Léon Blum et dénoncera devant le Parlement belge l'incendie de la ville basque et le mitraillage de ses habitants; après le bombardement de Santander, il déploiera que *les petites et les grandes puissances démocratiques restent sourdes aux appels déchirants d'un peuple à l'agonie, la plus épouvantable des catastrophes* (Vandervelde, s.d., cité par Polasky, 1995: 204). Dès sa disparition fin décembre 1938, les débats changeront de ton au sein du Parti Ouvrier Belge et les «socialiste nationaux» emmenés par Paul-Henri Spaak et Henri de Man auront désormais la voie libre pour appuyer la reconnaissance du gouvernement de Burgos.

Jamais, Jamais, non JAMAIS, vous aurez beau faire, jamais ne saurez quelle misérable banlieue c'était que la Terre. Comme nous étions misérables et affamés de plus Grand.  
 Nous sentions la prison partout, je vous le jure.  
 Ne croyez pas nos écrits (les professionnels, vous savez...)  
 On se mystifiait comme on pouvait, ce n'était pas drôle en 1937, quoiqu'il ne s'y passât rien, rien que la misère et la guerre (Michaux, 1963: 103).

En rapport direct avec l'incapacité de certains responsables, voire leur refus —évoqué par Henri Michaux— d'analyser en profondeur la situation alors calamiteuse du continent européen, le poète et hispaniste Fernand Verhesen nous écrivait, dans une lettre du 28 décembre 1993, à propos de la réaction des *milieux proprement 'intellectuels'*, que

Ce qui domine, en mon souvenir, c'est l'invraisemblable incompréhension de ce qu'était réellement la guerre d'Espagne que je rencontrais pratiquement dans tous les milieux que je fréquentais (exception faite de quelques écrivains, poètes surtout —Chavée, bien entendu, Vanderammen, etc.): en tout cas, les bourgeois bien-pensants étaient, dans leur immense majorité, convaincus que Franco allait barrer la route au communisme et lorsque nous disions que cette guerre était un exercice préliminaire à celle qui ne pouvait absolument pas manquer de se produire, nous étions tenus pour d'irresponsables gauchistes... Guernica a —un peu— ouvert les yeux de certains...

Indubitablement, les écrits et les reportages publiés dans quelques organes de presse par des écrivains antifascistes favorisèrent cette lente et tardive prise de conscience.

Responsable du «billet politique» dans *Le Rouge et le Noir* —du 9 décembre 1936 au 3 août 1938—, Marcel Lecomte y relate, le 5 mai 1937, «La tragédie basque» où, signale-t-il, le fascisme dévoile l'étendue de sa barbarie. Personne n'est en effet dupe des dénégations formulées

<sup>2</sup> Consulter E. & J.-E. Vandervelde, 1938.

par les aviateurs italiens et allemands qui bombardent et mitraillent les populations civiles des villes et des campagnes; d'ailleurs, ajoute-t-il, les généraux Franco et Mola n'ont-ils pas manifesté publiquement leur intention d'anéantir le peuple basque et de détruire sa capitale? Quant à Berlin et Rome, *voudraient-elles expérimenter sur le peuple basque les effets de cette guerre totale que certains de leurs grands chefs militaires s'attachent depuis quelque temps à préconiser pour l'avenir?* (Lecomte, 1937).

C'est également dans *Le Rouge et le Noir* que Mathieu Corman —qui s'était illustré par un long témoignage sur la répression des Asturies en 1934— fait paraître, les 13 janvier, 3 février et 14 avril 1937, les premiers chapitres d'un journal de bord qu'il publiera dès juin 1937 sous le titre de «*Salud Camarada!*» *Cinq mois sur les fronts d'Espagne*; dans ce chant d'amour dédié *A tous ceux qui combattent pour la libération du peuple espagnol*, l'écrivain-libraire relate en détail les expériences vécues et les rencontres faites durant son séjour sur les fronts d'Aragon, de Madrid et du Pays basque, d'abord comme combattant avant d'y être correspondant du journal français *Ce soir*.

Présent sur le front basque fin avril 1937, Corman sera le témoin «privilegié» et horrifié de l'annihilation des villes basques converties en charniers et de l'extermination des populations par l'aviation hitlérienne.

Le 26 avril, après avoir assisté à l'anéantissement d'Arbacegui-Guerricaiz et de ses habitants: *L'incendie, par sa violence même, ne désigne que trop son criminel foyer. Il ne restera rien, même pas des ruines./ Ici fut, il y a un quart d'heure, Arbacegui-Guerricaiz...* (Corman, 1937: 286), Corman et ses collègues Steer du *Times* et Holme de *Reuter* reviennent à Bilbao afin de télégraphier *le récit du sinistre raid dont vient d'être victime, à plus de vingt kilomètres du front, un petit village de paysans, n'ayant aucun caractère militaire, n'hébergeant aucun milicien* (290). C'est alors qu'ils sont informés de la destruction partielle ou totale, le même après-midi, d'autres villes et villages, dont *Guernica, la ville sainte des Basques, bombardée et mitraillée par les aviateurs allemands durant plus de trois heures, [...] complètement anéantie, rasée du sol* (290). La menace proférée par Mola de transformer le Pays basque en un immense cimetière et de raser Bilbao au cas où elle continuerait de lui résister est donc mise à exécution. À l'approche du bûcher, les correspondants étrangers<sup>3</sup> découvrent peu à peu les conséquences de cet horri-

<sup>3</sup> Comme le signale Herbert R. Southworth (1977: 11 et sv), les premières informations relatives à l'incendie de Guernica parvinrent à Bilbao, siège du gouvernement basque, vers dix heures du soir, le 26 avril 1937. Il y avait alors à Bilbao quatre correspondants professionnels étrangers, trois Anglais et un Belge: Mathieu Corman pour le journal parisien *Ce soir*, George Lowther Steer pour le *Times* de Londres, Christopher Holme de l'agence *Reuter* de Londres et Noel Monks pour le *Daily Express*, également de Londres. (Notons qu'à aucun moment, Corman ne mentionne la présence de ce dernier.) Dès qu'ils apprirent que Guernica était en flammes, les quatre journalistes parcoururent le plus rapidement possible les trente kilomètres qui les en séparaient. Sur place, chacun d'eux observa les incendies, s'entretint avec les survivants et, de retour à Bilbao, télégraphia ses informations le 27 avril. Corman et Holme envoyèrent leurs télégrammes à temps pour qu'ils soient publiés dans les journaux de l'après-midi. Dans son premier télégramme, le journaliste belge parla de huit cents victimes; dans les jours suivants, *Ce soir* publia d'autres détails envoyés par son correspondant, notamment concernant le nombre de morts, supérieur à celui indiqué précédemment. Le 1<sup>er</sup> mai, le journal parisien diffusa une interview de Corman avec un reporter-photographe envoyé sur les lieux.

ble attentat nouvellement perpétré contre l'humanité (291). Les faces hagardes, crispées et pleurantes des fugitifs, habitants des villages voisins, expriment une même volonté: fuir le massacre de demain! Sur place, où rien n'a été épargné, Corman retrouve dans le jardin de l'ancien couvent une bombe intacte: les trois aigles allemands et les chiffres qu'elle porte désignent d'emblée les auteurs du carnage. Parcourant les décombres, les journalistes arrivent à la place du Marché. *Ce lundi était jour de marché... [...]. L'effrayant ossuaire! Combien sont là-dedans de chalands paisibles et de marchands diserts, mêlés de toute leur chair, de tout leur sang à la terre fuligineuse de ce volcan? L'effroyable ossuaire, où ne se voit pas même un os!...* (292-293). Autour, le feu parfait son oeuvre, et *Guernica s'efface de la carte d'Espagne...* (293). Dans cet étouffoir, l'horreur est partout présente: bloqués dans un abri obstrué par une masse incandescente, plusieurs dizaines de femmes et d'enfants achèvent de mourir en hurlant dans les flammes; le sol est jonché de lambeaux humains et de cadavres portant des blessures extravagantes, comme si quelque assassin sadique était passé par là: *Jamais je n'oublierai —je n'oublierai rien<sup>4</sup>— cette jeune fille, belle encore dans la mort, à moitié dévêtue par une déflagration, dont le bassin n'était plus qu'une bouillie sanguinolente. Les traits avaient conservé une expression vive, comme une intense joie de vivre soudain ombrée de la surprise de mourir si jeune* (294-295). Un peu plus loin, les environs du vieux sanctuaire basque, du parlement avec son *Arbre de la Liberté* (*Guernikola Arbola*) (295) ont été la cible privilégiée de l'aviation allemande. La vision apocalyptique se poursuit et Corman dénonce nommément les coupables et leurs complices:

Les nuages, descendant bas, ont pris la teinte de tout ce sang qui en appellera éternellement contre Mola, Franco, Goering et les autres. Contre ceux qui ordonnèrent ce massacre affreux, contre ceux qui l'exécutèrent, contre ceux qui, de loin, l'approuvèrent!

Agression bestiale contre une population d'enfants, de femmes et de vieillards [...] dont les pères, les maris, les fils se battent au front avec un courage qui contraint l'adversaire, soucieux de vaincre à tout, à n'importe quel prix, à démasquer sa bêtise et sa cruauté lâche (Corman, 1937: 295-296).

S'adressant à ceux qui veulent savoir, à ceux qui s'interrogent encore sur l'identité des responsables de ce monstrueux attentat (lesquels, par ailleurs, —*Peut-on imaginer procédé plus abject?...*— accusent la partie adverse de l'avoir commis), Corman les invite à *interroger, parmi les réfugiés basques à l'étranger, les enfants et les femmes de Guernica, Bolivar, Arteaga, Cortezubi, Mendata (à Arbacegui-Guerricaiz, il n'y eut pas d'enfants parmi les survivants!), Durango, Galdácano, Larrauri, Mungia. Ils apprendront qui incendia leur ville, leur village, qui en mitrailla la*

4 Trente-cinq ans plus tard, lors d'une manifestation en faveur du Vietnam bombardé par les Américains, Corman distribuera un tract qu'il a personnellement rédigé: «La civilisation 'chrétienne' devenue ORDURE» (Sous-titre: «Manifeste imposé à un rescapé de Guernica par les atroces bombardements de Noël 1972»). Il y compare les crimes de Franco et ceux de Nixon (cité par Aron, 1987: 592).

population, à un moment où ces agglomérations se trouvaient loin du front et ne présentaient aucun caractère militaire (296).

Sur la foi d'une centaine de témoignages recueillis à Guernica les 26 et 27 avril, le reporter belge récapitule les détails historiques du massacre: environ cent vingt avions Junkers 52 et Heinkel 111, se relayant sans arrêt, bombardèrent la ville de 16h15 à 19h45 le lundi 26 avril, jour de foire et de marché; ils lancèrent des torpilles aériennes, des bombes moyennes et une quantité incalculable de petites bombes au magnésium de 860 grammes. Une bonne trentaine d'avions de chasse Heinkel 51 mitraillèrent ensuite les habitants chassés des abris et de leurs maisons par le feu. Il n'a pu être établi avec certitude si des appareils italiens participèrent à ce crime d'une lâcheté sans exemple (297)<sup>5</sup>.

Quelques jours plus tard, à la prison de Bilbao où il se rend dans l'espoir de s'entretenir avec les officiers aviateurs allemands arrêtés quelques semaines plus tôt sur le front d'Ochandiano alors qu'ils se rendaient à Durango pour y évaluer les effets du bombardement effectué le 31 mars par des avions allemands et italiens<sup>6</sup>, Corman aura l'occasion de parler, seul à seul, avec le capitaine Kienzle. Tout au long d'une intense interrogatoire de quatre heures, à celui qui confond *une trahison de généraux avec une guerre internationale* (315) et fait mine d'ignorer les crimes abominables dont les siens se sont rendus coupables, Corman relate les scènes d'horreur auxquelles il a assisté en personne à Guernica, Durango, Abadiño, Lekeitio, ..., ainsi que l'effroyable tactique terroriste utilisée par ses compatriotes. Jetant progressivement le masque, l'officier allemand, dont les traits indiquent davantage *un homme épris d'idéal qu'un militaire qui exécute n'importe quel ordre* (322), s'humanisera quelque peu; lui aussi, s'exclamera-t-il, cherche à *en sortir*; le malheur pour eux, Allemands, c'est d'avoir perdu la guerre; méprisés et calomniés à l'étranger, ils disposent d'un seul moyen pour se racheter: devenir forts! Tout autre peuple blessé dans ses oeuvres vives n'adopterait-il pas une attitude semblable? Et lorsque son interlocuteur se mettra à pleurer, le journaliste belge aura *l'impression d'avoir réussi un miracle* (324).

En 1963, dans *Ami, entends-tu?*, une «chronique» largement autobiographique sur la défaite de 40 et dans laquelle Corman évoque avec une grandiloquence certaine son passé d'ancien d'Espagne, Aurélien, le truchement du romancier, trouvera dans un grenier osten-

<sup>5</sup> Selon H. Thomas (1985: 479-483), le 26 avril 1937, les rues de Guernica - objectif militaire car la ville était un noeu de communications proche des lignes - regorgeaient de réfugiés et de soldats battant en retraite. Au total, quarante-trois appareils allemands prirent part à la mission. Le centre de la cité fut complètement détruit et brûlé; cependant, le parlement basque et le fameux chêne, situés loin du centre, ainsi que l'usine d'armes, à l'extérieur de la ville, ne furent pas touchés. Le bilan fut lourd, de l'ordre d'un millier de morts, sans compter les nombreux blessés et mutilés. Il se peut que des avions italiens aient participé aux dernières phases du bombardement.

<sup>6</sup> Pour Southworth (1977: 26), c'est le 15 avril 1937 que quatre membres de la force aérienne allemande combattant en Espagne furent capturés près d'Ochandiano alors qu'ils étaient en mission de reconnaissance sur le front. Deux de ces hommes, Walther Kienzle (24 ans) et Gottfried Schulze-Blanck (22 ans), furent jugés et condamnés pour rébellion et homicide par un tribunal militaire de Bilbao, le 20 mai.

dais un cylindre d'aluminium identique à celui ramassé à Guernica -ce terrible 26 avril 1937, jour où les 'Défenseurs de la Civilisation Occidentale' ont fait leur première expérience de la guerre totale sur une ville sans défense (Corman, 1970: 60).

Début juillet 1937, l'intelligentsia antifasciste mondiale a rendez-vous à Madrid et à Valence, au IIe Congrès de l'Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture. Dans le communiqué qu'il lit le 8 juillet à l'Auditorio de la Residencia de Estudiantes, Denis Marion, le seul représentant belge, signale qu'il vient de un país — *Bélgica*— que ha sufrido, hace 23 años, una agresión tan injustificada como la que soportáis ahora, que ha visto la casi totalidad de su territorio invadido por tropas extranjeras de la misma manera que la mitad de vuestro territorio está ocupado por las tropas fascistas; que durante cuatro años ha sido oprimido por el mismo militarismo al cual debéis la masacre de Guernica; et de lancer, au nom de la Belgique, un message d'espoir: *Un pueblo que no se somete no puede ser vencido* (traduit et cité par Aznar Soler & Mario Schneider, 1987: 142-143).

Dans «Trois jours à Madrid», le récit qu'il fera de son voyage en Espagne et qui sera publié dans *Combat*, les 31 juillet, 14 et 28 août 1937, et repris en 1939 dans *Billets durs*<sup>7</sup>, Denis Marion évoque la honte qu'il ressent à l'idée qu'à l'égard de la guerre d'Espagne, son pays préfère la lâcheté à la solidarité; et lorsque Valence est la cible des avions fascistes, il ne peut que déplorer amèrement l'hypocrisie des démocraties française et anglaise, celles-là même qui, pendant la Première Guerre mondiale, qualifiaient de crimes scandaleux les bombardements et les massacres de leurs populations, mais qui aujourd'hui semblent trouver tout naturel que les aviateurs allemands et italiens exterminent des civils espagnols; ainsi, ce qui autrefois constituait un attentat contre le droit et la civilisation est devenu l'honorable manifestation de la force de l'une des parties belligérantes: *Que le gouvernement espagnol se garde bien de protester à trop haute voix, s'il ne veut pas s'entendre répondre, comme dans le cas de Guernica, qu'il ne s'agit pas du tout de bombes lancées par les avions fascistes, mais, au contraire, d'explosions provoquées par des anarchistes atteints d'une folie collective de suicide* (Marion, 1939: 219).

Telle est en effet la version nationaliste de la destruction de la ville basque, celle que rapporte François Maret, l'écrivain belge qui, d'un bout à l'autre de la guerre d'Espagne, défendra et justifiera avec le plus de vigueur et d'enthousiasme la croisade franquiste.

---

7 Dans sa préface de 1939, l'auteur, convaincu de l'intérêt de méditer les leçons d'un passé aussi récent, justifie cette compilation d'articles parus dans *Combat* de juillet 1936 à avril 1939, non pas en raison de leur mérite intrinsèque mais parce qu'ils reflétaient d'une manière assez fidèle ce que trois années riches d'événements avaient signifié pour le petit groupe d'intellectuels belges qui fondèrent COMBAT et pour leurs lecteurs: en marge des partis, la découverte du péril fasciste et la lutte contre ses deux manifestations les plus immédiatement inquiétantes, le rexisme en Belgique et la coalition germano-italo-franquiste en Espagne. Notre victoire fut aussi complète sur le premier point que la défaite fut cruelle sur le second (Marion, 1939: 9). Ces commentaires [...] sont un témoignage des réactions qu'a éveillées, non seulement dans mon esprit, mais dans celui de toute une classe d'individus, la première phase du conflit entre les fascismes et les démocraties (10).

Pendant l'été 1938, Maret se rend en Espagne nationaliste comme envoyé spécial de *La Libre Belgique*; les seize chroniques qu'il publie du 18 août au 6 septembre dans le quotidien catholique bruxellois sous le titre général de «L'Espagne retrouvée»<sup>8</sup>, serviront de base à l'essai pamphlétaire qui paraîtra en fin d'année: *Les grands chantiers au soleil*<sup>9</sup>.

Une des premières étapes de ce périple sera «Bilbao, la ville des sièges» dont il détaille la glorieuse libération par les forces franquistes. L'examen des dégâts minimes du bombardement et la confrontation du nombre des morts —*peu de chose*— au total de la population convainquent Maret qu'il n'existe pas de commune mesure entre l'effet moral d'un bombardement et ses résultats matériels (Maret, 1938: 31) et le font douter qu'il soit possible de détruire une grande ville de cette manière. Le récit de l'assaut de la prison où étaient détenus *quelques factieux* —*l'élite de la ville, ceux qui, sans être rouges ni séparatistes, y signifiaient quelque chose* (32)— et du massacre de centaines d'innocents dont beaucoup étaient des prêtres, des vieillards et des malades —*Leur nombre dépasse largement celui des victimes des bombes* (32-33)—, la chronique du dynamitage des ponts, qui enjambent le Nervion, dans un vacarme *cent fois plus effrayant que le fracas des bombes de l'aviation franquiste*, comme celle des combats sanglants qui opposèrent entre eux les défenseurs de la ville, les Asturiens, cent pour cent rouges et obstinés dans leur désir de dynamiter les principaux édifices, aux *gudaris* (soldats, en basque) soucieux de préserver leur cité, sont une habile argumentation pour atteindre le but visé: *Les Asturiens s'étaient fait la main à Guernica, ils savaient par expérience comment les cartouches de dynamite, judicieusement placées, réussissent en quelques instants ce qu'une escadrille d'avions serait incapable de réaliser en plusieurs heures* (34). Un an et demi après l'anéantissement de la ville sainte des Basques par la légion Condor, Maret en reproduit donc la version franquiste! Curieusement, à l'heure de raser des quartiers entiers et d'en massacrer les femmes et les enfants, *les avions français et russes se révèlent bien plus efficaces que les avions blancs* (dépourvus de nationalité)!

Tout aussi manichéistes sont les propos de Robert Poulet qui, afin de prouver le caractère éminemment mystique du *Movimiento* et la ferveur religieuse des troupes franquistes, confronte les déclarations de l'admirable primat d'Espagne aux mensonges du directeur de *La Cité Chrétienne*, l'abbé Jacques Leclercq, lequel, dit-il, confond l'ordre social avec la subversion démocratique, et l'on n'a pas plus oublié ces malheureux curés espagnols qui conduisaient les paysans voter pour la République que ce chanoine de Valladolid qui avait vu les bombes pleuvoir sur Guernica (Poulet, 1937: 498-499).

<sup>8</sup> À partir du 8 octobre 1938, le journal *Cassandra* en publie des extraits sous le titre de «Espagne. Fragments d'un carnet de route».

<sup>9</sup> Maret, dont les opinions sont le contre-pied de celles de Bernanos (*Les grands cimetières sous la lune*), s'y adresse essentiellement à un public plus français; à titre d'exemple, si dans *La Libre Belgique*, il comparait Bilbao à Charleroi ou Liège, dans son livre, il la compare à Lens ou Maubeuge. Comme le signale Paul Aron, *hasard ou remords, cet essai ne figure plus dans la bibliographie que l'auteur a communiquée au Répertoire de l'A.E.B. pour 1977* (Aron, 1987: 591).

Dix-huit ans après les faits, dans *L'Espagne de Franco*, une apologie du régime franquiste qu'il présente comme *un travail d'historien et non de journaliste* (Villers, 1955: 9) destiné à mettre un terme au *bourrage de crâne* qui, depuis tant d'années, montre au public de la plupart des pays d'Europe une image faussée de l'Espagne (35), André Villers<sup>10</sup> évoque la reconstruction des nombreuses villes détruites durant les hostilités et signale que *la ville de Guernica où se déroulèrent des combats particulièrement acharnés, ne comptait plus à la fin de la guerre civile que quatorze habitants* (63)!

C'est par le Pays basque que Marcel Schiltz entreprend en pleine guerre civile le périple qui le conduira d'un bout à l'autre et de part et d'autre de la *Frontière d'Espagne*. Hélas, se lamentait-il, pour tous les Basques, de Franco ou de Madrid, l'arbre symbolique de Guernica n'est déjà plus qu'un mythe... Dans son récit de voyage, Schiltz s'indigne du traitement inhumain infligé aux républicains espagnols voués à l'errance. Car si, dans un premier temps, tous les Français, de gauche et de droite, horrifiés par cette *Guerre civile, la plus horrible de toutes* (Schiltz, 1938: 10), éprouvèrent de la compassion pour les premiers réfugiés auxquels ils portèrent secours, cette sympathie fit bientôt place à de la méfiance et à de l'aversion pour ces nombreux miséreux; et, tandis que les *réfugiés de qualité* (17), nationalistes s'entend, vivaient à l'hôtel dans l'attente de pouvoir rentrer chez eux, le gouvernement français décida de refouler les plus démunis vers Cerbère ou Hendaye, leur laissant le choix entre les régions occupées par les nationalistes ou celles encore au pouvoir des gouvernementaux! Plus chanceux furent les Basques espagnols que n'avait pas attirés la grande ville et qui trouvèrent asile chez leurs frères de France; Euskaldunac avant tout, ceux-ci, qui avaient frémé lors des carnages de Guernica et d'Irun, accueillirent ces frères qui s'étaient battus pour l'Euskaldia, ce pays qui semble ignorer l'existence de la frontière franco-espagnole.

C'est le même thème qui se trouve au centre de *Iziar* que France Adine dédie à ses amis d'Euzkadi; terminé à la mi-avril 1939, ce roman salue, comme le signale un des personnages, *l'élan de charité, c'est-à-dire d'amour, des Basques de France envers les réfugiés d'Euzkadi* (211); il est un vibrant hommage au peuple basque et plus spécialement à *tous ceux dont on punissait de mort le loyalisme et dont la sépulture était sans honneurs, même sans une prière* (Adine, 1945: 230).

Dès les premières pages de son récit, Adine, qui passait une bonne partie de l'année dans sa maison *Ibartso-Beria* au cœur des Basses-Pyrénées, insiste sur les liens très étroits qui unissent les Basques français à leurs frères d'Espagne, plus particulièrement en ces temps tragiques:

La guerre d'Espagne avait développé chez presque tous les Basques un sentiment très vif de la race. Ce sentiment ne les empêchait pas d'aimer la grande patrie française; ils n'en faisaient point, comme certains peuples, une idolâtrie, agressive envers tout ce qui ne pensait pas com-

<sup>10</sup> Il s'illustrera par *Le puits d'amertume* (rédigé à Tolède, de novembre 1953 à janvier 1954 et publié en octobre 1956 dans *Audace*, Recueil littéraire trimestriel, vol. 13, Les Editions Le Rond-Point, Bruxelles, pp.3-136), une fiction où il glorifie la résistance des cadets de l'Alcazar de Tolède.

me eux. Mais ils l'entouraient dans leur âme d'un culte, secret ou non, d'une belle flamme d'enthousiasme; et ils étaient épris de justice et de générosité pour leurs frères malheureux (Adine, 1945: 14).

En cet an de disgrâce 1937 (9), de retour au pays natal —*pour l'amour de son clocher*—, le jeune docteur Michel Ursegi sait que ses origines modestes ne lui permettront pas, comme certains de ses concitoyens fortunés, d'entretenir des familles ou de soutenir des *refuges*; en revanche, il est bien disposé à consacrer une partie de son temps et de son énergie à panser les nombreuses plaies, tant physiques que morales, ouvertes par cette guerre et à encourager *ces grands éprouvés, encore douloureusement surpris, dans leur droiture, de s'être trouvés entre deux haines: celles des «rouges», qui leur en voulaient pour leur tolérance, leur désir de paix et leur inébranlable catholicisme; celle des «blanc» qui ne leur pardonnaient pas d'avoir refusé leur alliance pour rester fidèles à une parole donnée*; il sait aussi qu'il lui faudra avant tout secourir les *jeunes mères de là-bas qui se confieraient à lui: des êtres infiniment douloureux, qui avaient conçu et porté leur fruit dans l'angoisse* (14) et dont les craintes étaient trop souvent fondées.

Quelques jours plus tard, il assiste, dans le port de Saint-Jean-de-Luz, à l'arrivée dramatique de quelques Basques d'Euzkadi chez leurs frères de race français. Attiré par une jeune femme d'une beauté exceptionnelle, à bout de forces et portant un bébé dans les bras, il décide de la recueillir chez lui. Dès le lendemain, encore sous l'empire de l'effroi, Iziar Harrieder narre à ses hôtes sa douloureuse odyssee et l'enfer vécu par les siens:

— Je sortais de l'église, les avions volaient très bas au-dessus de nous, on entendait des cris affreux, et le crépitement des mitrailleuses. J'ai couru jusqu'à chez nous, je ne sais comment. Ma soeur gisait, morte, sur le seuil de la maison. Je l'ai prise dans mes bras, j'aurais voulu mourir là, à côté d'elle. Puis, comme si son âme passait près de moi, quelque chose m'a dit: «L'enfant, sauve-le, sauve-le.» J'aimais mieux mourir et je ne bougeais pas, si ce n'est pour caresser le cher visage qui devenait si pâle, qui se refroidissait sous mes mains. Et j'entendais toujours la voix qui disait: «Sauve-le, sauve-le.» Alors j'ai embrassé ma chérie, je l'ai couchée par terre, et je suis allée chercher le petit. Je l'ai roulé dans un drap et dans une couverture de berceau. Comme je sortais, un garçon de douze ans environ passait en courant. Il s'est arrêté, il m'a prise par le bras et m'a entraînée vers une grotte, une sorte de trou où sa mère était cachée. J'y suis restée longtemps, des heures, et puis j'ai marché, avec les autres, marché pour gagner la mer... (Adine, 1945: 31-32).

Quand elle leur confie qu'elle vient de Gernika, la ville martyr, Michel et sa soeur Anne baisent la tête, *comme on se recueille devant une dépouille sacrée. Celle-ci leur était commune; ensemble ils en portaient le deuil et son nom venait de les rendre tous trois frères et soeurs* (32). Quant au père du petit Migeltxu, — *C'est un Navarrais. Il sert dans un de leurs régiments. Qui sait s'il n'était pas avec ceux qui ont tué sa femme?/ — Non, fit Michel, les avions étaient allemands et l'on est à peu près sûr déjà qu'il n'y avait pas de requetes à Gernika...* (33).

L'effroyable calvaire enduré par le peuple basque espagnol *victime de cette guerre honteuse!* (84), Adine l'évoque à travers la destinée tragique de plusieurs des réfugiés auxquels Michel se dévoue corps et âme. Mais, par souci d'objectivité, c'est principalement à Sir Harding, un anglais bascophile, qu'elle délègue la mission de dénoncer le sort cruel réservé aux Basques espagnols, d'expliquer leur attitude digne dans cette guerre — [*Le Pays basque*] *a pris, comme de juste, le parti de la République à laquelle il doit cette autonomie, contre l'insurrection militaire, -cette soi-disant guerre sainte!* (102)— et de démonter la propagande nationaliste.

Dans plusieurs récits maritimes, Henri Cornélus témoigne de la grande passion pour la pêche qui l'amena à accompagner des marins dans le Golfe de Gascogne et ailleurs; c'est ainsi que les nouvelles de *Ceux de la dure patience* racontent le monde des thoniers de la côte basque dont l'auteur partagea la vie plusieurs semaines durant. Au large des côtes d'Espagne, comme il le fut précédemment en Afrique, Cornélus s'efforcera d'être un témoin lucide: n'est-il pas *de la génération que la guerre civile espagnole a blessée en pleine chair* (Sodenkamp, 1980: 8)?

Dans «Il n'y a plus de Pyrénées», il évoque le martyr du Pays basque et les relations de voisinage tendues entre les pêcheurs espagnols et français: *Depuis toujours, d'ailleurs, et surtout depuis la fin de la guerre civile, les Espagnols servaient de boucs émissaires* (Cornélus, 1957: 57). Toutefois, malgré ces rivalités et ces brouilles, aussitôt que le Français Legorburu entonne le *Guernikako Arbola*, ce chant de l'indépendance et des libertés basques proscrit en Espagne, les cris des Basques espagnols groupés sur le môle se transforment en un sourd grondement soudainement couvert par la détonation de l'arme à feu du guardia de service:

Legorburu avait repris son chant un instant interrompu. C'était celui de la liberté basque, la sève jaillie du tronc de cet arbre autour duquel, voici pas très longtemps, tout avait été détruit par ceux que les Espagnols avaient appelés, par-dessus les Pyrénées, pour écraser d'autres Espagnols. A mesure qu'il chantait, il sentait fondre sa colère, il sentait monter en lui la fierté d'appartenir à ce Labourd, à ce pays où les hommes, les yeux dans les yeux d'autres hommes, peuvent dire et chanter encore tout ce qu'ils veulent, où les patrons de bistros n'exploitent pas les pêcheurs, où les prisons ne contiennent pas d'êtres hagards promis aux fusillades de l'aube (Cornélus, 1957: 68).

Une semaine plus tard, les thoniers français seront interdits d'accès dans le petit port espagnol...

Dans «Salud Camarada», le nouvelliste qui impute clairement la défaite de la République aux pays démocratiques, dénonce tout spécialement la responsabilité de la France et l'apathie de la population basque française dans le lâche abandon de ses frères espagnols. A Saint-Jean-de-Luz, Puchu, le patron du thonier le *Viscaya*, qui, en six mois, a renouvelé tout son équipage composé désormais de célibataires, est au centre de toutes les conversations: comme lieu de

destination des longues et pesantes caisses que, depuis une semaine, ses hommes descendent de nuit dans la cale, d'aucuns désignent la frontière proche d'où refluent des types taciturnes, parfois mutilés et qui *quand y se mettent à parler, c'est pour raconter des choses à ne pas croire. Y disent que les Maures sont terribles. Y font jamais de prisonniers, y disent. Puis, les avions allemands, les italiens!* (Cornélus, 1957: 72). Une nuit d'avril, le *Viscaya* lève l'ancre et, afin d'encourager ses hommes avertis de la difficulté et des risques de l'opération, Puchu leur lance: — *Rappelez-vous Guernica! Y reste plus rien de Guernica! Ce sont les Allemands qui ont rasé Guernica, les avions allemands!* (77). Ni ce soir-là ni les autres soirs, le bateau ne regagnera le port, et peu à peu, les pêcheurs parleront au passé de l'embarcation et de ses marins; un an après, les conversations portent sur le prix du poisson, sur l'avenir des enfants et sur *l'Espagne aussi, qu'on plaignait doucement, comme on l'eût fait d'une grande soeur malade* (pp.79-80).

L'Espagne des années soixante sert de cadre aux quatorze nouvelles des *Hidalgos*. C'est à Callosa de Enzarria, un petit village isolé du monde, ni plus pittoresque ni plus accueillant que les autres, que s'est installé vingt ans plus tôt Heinrich von Falkenstein, surnommé «El Verdugo» pour les atrocités qu'il commit pendant la Deuxième Guerre. Chargé d'une énorme serviette de cuir bourrée à craquer, le tortionnaire, qui, au pays de Franco, jouit de l'impunité de ses crimes, s'impose par le mépris et les pesetas qu'il distribue généreusement. Seul Javier qui, après la guerre, endura les pires souffrances dans les geôles franquistes et dont le bras droit paralysé rappelle les coups de crosse qui lui furent assésés, refuse de se laisser acheter par l'Allemand: *Un chrétien! C'est probablement un des porcs qui nous ont bombardés pendant la retraite. Et qui ont bombardé les femmes et les enfants, comme ça, pour s'amuser* (Cornélus, 1971: 43).

Dans la sierra de Grana, «Pablo», Juan et Antonio travaillent, tous trois, comme casseurs de pierres. Il y a près de trente ans déjà que la guerre civile a pris fin. Depuis le jour où, d'une voiture française, un des passagers leur tendit un poing serré, signe de la République morte et du Frente popular défunt, déclenchant instantanément les insultes de Juan: *Burros! Maricas! Rojos!*, Pablo, qui avait alors senti son coeur bondir dans sa poitrine, connaît les opinions politiques de son jeune compagnon de vingt-deux ans. Et quand il lui avait demandé pourquoi il l'aimait, LUI, Juan avait répondu qu'il faisait mieux que l'aimer, qu'il le respectait, parce que, grâce à lui, les Espagnols n'avaient pas eu la guerre. Pablo avait eu beau lui rappeler le million de morts de la guerre civile et Guernica, le jeune homme avait rétorqué que les vieux ne parlent jamais que de celle-là, mais qu'il y a eu l'autre, et que Guernica, c'est loin, qu'il n'était pas basque et que, d'ailleurs, Guernica, ce n'était pas Franco mais les Italiens et les Allemands; sentencieux, il avait ajouté: *Les rojos sont nos ennemis, et ceux de l'Eglise, tout le monde le sait. Les ennemis de l'Eglise sont nos ennemis* (Cornélus, 1971: 68). Depuis ce jour-là, chaque fois qu'il heurte le roc de sa massette, le républicain lâche une de ces phrases qui l'aident à casser les pierres, comme s'il infligeait un châtement à ceux qu'ils n'atteindraient jamais.

D'autres romanciers belges évoqueront également dans leurs récits, quoique de façon nettement plus laconique, le drame de Guernica: dans *Les Ornières de l'Été*, Edmond Kinds condamne les massacres de Badajoz et de Guernica (Kinds, 1957: 183); dans *L'Espérance abolie*, Roger

Foulon rappelle qu'à l'époque, *Partout se dressaient d'étranges décors aspergés de sang. Des apprentis sorciers lançaient leurs dés pipés. On entendait gronder les panzers et miauler les stukas dans le ciel d'Espagne. Le rauque aboi des dictateurs répondait aux cris des égorgés de Guernica* (Foulon, 1977: 40); et, dans *Le nom de l'arbre* (1973) de Hubert Nyssen, le narrateur se rappelle qu'au printemps de 1937, ils s'étaient rendus à Bruxelles, en famille:

Le Comité d'aide à l'Espagne républicaine avait organisé dans les jardins de Boitsfort, faubourg de la capitale, une fête champêtre qualifiée, dans le jargon local, de fancy-fair espagnole. [...]. Des jeunes filles distribuaient des brochures dont les sombres clichés témoignaient des atrocités franquistes. Oui, je revois un fascicule dans lequel des dessins d'enfants exprimaient la terreur provoquée par les escadrilles de la Légion Condor. Je suis certain de n'avoir pas inventé ce détail (Nyssen, 1987: 130).

Assurément, pour de nombreux antifascistes belges d'âges divers, Guernica fut loin de n'être qu'un détail de l'histoire. Le calvaire infligé au peuple basque, ce petit groupe ethnique en proie à un double déchirement —bien que catholique, il choisit de rester fidèle à la République— se révéla, pour beaucoup, décisif dans leur engagement aux côtés des gouvernements<sup>11</sup>. Car les «bombardements terroristes» (Foulon, 1977: 42) réalisés par les pilotes de l'Axe au Pays basque, le génocide de populations civiles et la répression systématique menée à bien dans les régions «libérées» constituèrent la preuve la plus tangible du cynisme et du machiavélisme de Franco et de ses complices: après un tel acte de barbarie, pouvaient-ils encore justifier leur sédition, leurs effroyables exactions et leur prétendue croisade contre l'Antéchrist rouge au nom de la «révolution nationale», de la justice humaine et de la civilisation chrétienne? Témoin de l'impact de cette tragédie l'empreinte qu'elle laissa sur plusieurs générations d'écrivains: si Corman et Adine furent, chacun à sa manière, des témoins directs du drame vécu par les Basques espagnols, jeunes adolescents en 1937, Nyssen et Foulon se souviendront longtemps après de la terreur semée par les escadrilles de la Légion Condor à Guernica et ailleurs.

### Références bibliographiques

ADINE, F.

1945 *Iziar*, La Renaissance du livre, Bruxelles.

ARON, P.

1987 «La Guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire», *Revue belge de philologie et d'histoire*, LXV-1987-3, pp.581-603.

<sup>11</sup> Dans *Les années courtes*, Félicien Marceau rappelle le profond malaise vécu par les catholiques antifascistes belges, écartelés entre l'anticatholicisme patent des républicains et la prompte adhésion de l'Eglise à la cause franquiste, et confie leur énorme apaisement lorsqu'ils apprirent la loyauté de certains catholiques espagnols —notamment les Basques— envers la République: *La cause de la démocratie espagnole était juste* (Marceau, 1968: 28).

AZNAR SOLER, M. & MARIO SCHNEIDER, L.

- 1987 *II Congreso internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937). Actas, ponencias, documentos y testimonios*, Conselleria de Cultura, Educació i Ciència de la Generalitat Valenciana.

CORMAN, M.

- 1935 *Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*, Ed. Tribord, Paris-Ostende.

CORMAN, M.

- 1937 «*Salud Camarada!*» *Cinq mois sur les fronts d'Espagne*, Ed. Tribord, Paris-Ostende.

CORMAN, M.

- 1970 *Ami, entends-tu?*, Ed. Tribord, Bruxelles (1ère éd.: 1963, sous le pseudonyme de Nicolas Cravenne).

CORNÉLUS, H.

- 1957 *Ceux de la dure patience*, André De Rache éd., Aalter («Il n'y a plus de Pyrénées», pp.54-69; «Salud Camarada», pp.70-84).

CORNÉLUS, H.

- 1971 *Les Hidalgos*, André De Rache éd., Bruxelles («El Verdugo», pp.39-52; «Pablo», pp.65-73).

DE CASTRESANA, L.

- 1967 *El otro árbol de Guernica*, Prensa Española, Madrid..

FOULON, R.

- 1977 *L'Espérance abolie*, La Renaissance du livre, Bruxelles.

JUIN, H.

- 1962 «Véritable Espagne», *Chants profonds*, Pierre Jean Oswald, s.l. pp.18-21.

KINDS, E.

- 1957 *Les Ornières de l'Eté*, André De Rache éd., Bruxelles.

LABAJOS-PÉREZ, E. & VITORIA-GARCÍA, F.

- 1994 *Los niños. Histoire d'enfants de la Guerre civile espagnole exilés en Belgique (1936-1939)*, Editions Vie Ouvrière / Erpent, Association Los niños de la guerra, Bruxelles.

LECOMTE, M.

- 1938 «La tragédie basque», *Le Rouge et le Noir*, 5 mai 1938.

LECARETTA, D.

- 1987 «Hospitality to the basque refugee children in Belgium», in GOTOVITCH, J. & WITTE, E. (ed.) (1987): *La Belgique et la guerre civile d'Espagne*, numéro spécial de la *Revue belge d'histoire contemporaine*, XVIII, pp.275-288.

MARCEAU, F.

- 1968 *Les années courtes*, Gallimard, Coll. Folio n°469, Paris.

MARET, F.

- 1938 *Les grands chantiers au soleil*, Fernand Sorlot, Paris, Office de Publicité, Bruxelles.

- MARION, D.  
1939 *Billets durs*, Ferd. Wellens-Pay, Bruxelles.
- MICHAUX H  
1963 «Avenir», *Poèmes*, in *Plume précédé de Lointain intérieur*, Gallimard, Paris, pp.101-104.
- NYSSSEN, H.  
1987 *Le nom de l'arbre*, Les Eperonniers, Coll. Passé Présent, n°53, Bruxelles (1ère éd.: 1973).
- POLASKY, J. L.  
1995 *Emile Vandervelde, le patron*, Ed. Labor, Archives du futur-Histoire, Bruxelles.
- POULET, R. (alias «Fabricius»)  
1937 «La guerre d'Espagne vu[e] par un abbé démocrate», *La Revue de l'Ordre corporatif*, tome II, n°8, mai 1937, pp.494-499.
- SOUTHWORTH H. R.  
1977 *La destrucción de Guernica. Periodismo, diplomacia, propaganda e historia*, Ibérica de Ediciones y Publicaciones, Barcelona.
- THOMAS, H.  
1985 *La guerre d'Espagne. Juillet 1936 - Mars 1939*, Ed. Robert Laffont, Coll. Bouquins, Paris.
- VILLERS, A.  
1955 *L'Espagne de Franco*, Ecran du Monde, Bruxelles.
- SCHILTZ, M.  
1938 *Frontière d'Espagne, Ça ira*, Anvers.
- SODENKAMP, A  
1980 «Henri Cornélius», *Marginales*, n°194, juin 1980, p.8.
- VANDERVELDE, E.  
1931 «Lettre de Madrid», *La Dépêche de Toulouse*, 5 mai 1931.
- VANDERVELDE, E.  
1937 «En pensant à l'Espagne. Lettre ouverte à Léon Blum», *Le Peuple*, 1er mai 1937.
- VANDERVELDE, E.  
1938 «Intervention italo-allemande en Espagne», *La Dépêche de Toulouse*, 28 mars 1938.
- VANDERVELDE, E.  
s.d. «Santander», manuscrit, Institut Emile Vandervelde, Archives Emile Vandervelde III K 313, Bruxelles.
- VANDERVELDE, E. & J. E.  
1938 *Ce que nous avons vu en Espagne*, Conférence pour la Presse faite à Paris, le 28 février 1938, Edité par le Comité international de Coordination et d'Information pour l'Aide à l'Espagne républicaine, Paris.